

Bascullements: ce que la **tentation** de l'extrême droite veut dire

Voter pour l'extrême droite consiste à utiliser les droits et les libertés que garantit la démocratie pour les fragiliser, les mettre en danger, sinon provoquer à terme, fût-ce à son insu, la destruction des plus précieux. Choisir cela constitue un véritable basculement, dont il faut connaître les fondements.

Marc CRÉPON, directeur du département de philosophie de l'Ecole normale supérieure

Comment convaincre les électeurs attirés par un vote d'« extrême droite », quels que soient les choix précédents qui les auront déçus, que cette option, aussi démocratique soit-elle en apparence, est un point de bascule ? Comment les persuader, en d'autres termes, qu'il ne s'agit pas de tenter quelque chose qu'on n'a encore jamais « essayé », comme on l'entend trop souvent, comme si, partout dans le monde, nous n'avions pas des exemples très précis de ce que l'arrivée d'une formation d'extrême droite au pouvoir signifie ?

Repartons donc de la démocratie, en proposant un critère qui suffit à la différencier des autres types de régimes politiques. Le propre d'une société démocratique est de prendre en considération le fait qu'il existe dans la population *des uns et des autres*, que distinguent les cercles de l'appartenance, dans lesquels ils se reconnaissent. Le principe qui régit son gouvernement est alors d'une part de se garder d'introduire

entre eux la moindre rupture d'égalité des droits et des libertés, tels que ses institutions les garantissent, d'autre part de protéger *les uns autant que les autres* de toute forme de discrimination qui viendrait compromettre cette même égalité. En démocratie, on prend acte de la pluralité des cultures, des religions, des traditions et des orientations sexuelles qui constituent la société et parfois même la divisent, en veillant à apaiser leurs éventuels conflits.

Les « mots » d'un système démocratique

Attardons-nous un instant sur les deux conjonctions de coordination que nous venons d'employer pour rendre compte de la relation qui lie *les uns aux autres* dans une telle société. La première, « et » (les uns *et* les autres), rend droit à la reconnaissance de cette pluralité qui, si elle est commune à toute société, n'est pas semblablement respectée selon le régime qui la gouverne. Ainsi des systèmes autori-

taires, dont la visée est bien davantage une uniformité exclusive de toute diversité. La conjonction « et » rappelle que dans toute société se côtoient *plus d'une* langue, *plus d'une* religion, *plus d'une* culture, *plus d'une* « origine », *plus d'une* orientation sexuelle... et que toute volonté de les réduire à une seule, qui imposerait de supprimer les autres, est la source infinie de violences multiples. La seconde conjonction, « autant que » (les uns *autant que* les autres), constitue le marqueur indispensable (et néanmoins insuffisant) de cette égalité qui, à défaut d'être une égalité de condition, assure à tout le moins une égalité des droits et des libertés. Nul, en raison de son appartenance, ne doit bénéficier de droits et de libertés différents de ceux des autres, supérieurs ou amoindris, ni être inquiété ou ciblé au regard de sa différence. Ces principes qui affirment la reconnaissance de la pluralité dans l'égalité sont intangibles et inconditionnels. Ils sont la raison d'être de la démocratie.

Ruptures d'égalité au bénéfice de certains

Pourquoi insister sur ces deux conjonctions de coordination, les uns *et/autant que* les autres ? Parce que celle qui définit le projet de société de l'extrême droite, constituant le dénominateur commun de formations nationalistes qui se réclament de valeurs similaires aux quatre coins du

« Le mirage du bénéfice espéré procède d'une triple culture :
de la peur, de l'ennemi et du mensonge.

Ces trois cultures visent à renvoyer aux oubliettes de l'histoire
les idéaux de fraternité, de solidarité et d'hospitalité.

Elles disposent de moyens considérables et inédits
pour se développer, à commencer par les réseaux sociaux. »



Le programme des formations nationalistes se situe à l'opposé de celui qui revenait à assurer la liberté des uns autant que celle des autres. Dès lors qu'il consiste à dresser les uns contre les autres, c'est la discrimination, sinon la répression des uns au bénéfice des autres, qui en constitue l'horizon. Ce supposé bénéfice est le cœur du problème.

monde, est d'une tout autre nature. Leur finalité, en effet, n'est pas de consolider, mais d'attaquer ces principes. Parce qu'elles ont horreur de la pluralité, dans laquelle elles perçoivent une menace pour « l'identité » qu'il s'agirait de préserver, sinon même restaurer, leur obsession est de créer les conditions politiques d'une rupture agressive d'égalité. Trop de droits et de libertés, à leurs yeux, auront toujours été accordés à ceux que leur différence (« ethnique », culturelle, religieuse, sexuelle) aurait dû en priver. Aussi leur programme se situe-t-il à l'opposé de celui qui revenait à assurer la liberté des uns *autant que* celle des autres. Dès lors qu'il consiste ni plus ni moins à dresser les uns *contre* les autres, c'est la discrimination, sinon la répression des uns *au bénéfice* des autres, qui en constitue l'horizon. Qu'on ne s'y trompe pas ! Ce supposé *bénéfice* est le cœur du problème.

Pourquoi cela marche-t-il ? Pourquoi une partie croissante des populations

d'Europe et d'ailleurs se laissent-elles convaincre que cette rupture d'égalité est indispensable, qu'elles vivraient mieux, qu'elles seraient plus en sécurité, si ceux qui viennent d'ailleurs, qui ne pensent pas comme elles, qui n'ont pas les mêmes croyances, les mêmes mœurs, disposaient de moins de droits et de libertés ? Comment se sont-elles laissées persuader que la pluralité et la diversité constituaient une menace pour leur existence individuelle et collective, au risque de légitimer telle mesure répressive qu'on leur présenterait comme une nécessité pour les réduire ou

les faire disparaître ? En guise de réponse, on avancera les deux hypothèses suivantes. La première est que les émotions négatives (le ressentiment, la colère) qui sont censées l'expliquer n'ont rien de naturel ni de spontané. Il n'est pas vrai autrement dit que les formations d'extrême droite se distinguent des partis traditionnels, en ceci qu'elles seraient mieux en phase avec les besoins de la population, tels que ces émotions sont supposées les exprimer. La seconde est que ce qu'on appellera le *mirage du bénéfice espéré* procède d'une triple culture : de la peur, de l'ennemi et du mensonge. La nouveauté est que ces trois cultures disposent de moyens considérables et inédits pour se développer, à commencer par les réseaux

« Le respect des valeurs serait d'autant plus difficile à restaurer –voilà le credo nationaliste– qu'elles ne seraient plus partagées par tous, à commencer par les étrangers, toujours plus nombreux, qui se seraient installés sur le territoire national pour imposer les leurs au reste de la population. Tel est le fondement idéologique de "la culture de la peur". »

sociaux, qui sont l'arme de leur diffusion. Leur sédimentation dans la société n'a rien d'anodin ni d'anecdotique. Elle est d'autant plus redoutable que ces trois cultures ne visent pas seulement à renvoyer aux oubliettes de l'histoire les idéaux de fraternité, de solidarité et d'hospitalité qui fédéraient jadis l'engagement généreux de générations de militantes et de militants attachés à les porter. Elles se distinguent aussi en ceci qu'elles conduisent à relégitimer des formes de violence, dont on pensait s'être progressivement prémunis au cours des dernières décennies.

Au fondement de la culture de la peur

Trois cultures donc, articulées l'une à l'autre. S'il est vrai que le trait commun des formations d'extrême droite est la promotion vindicative d'une conception restrictive de « l'identité nationale », cet objectif ne pourrait s'imposer si leurs promoteurs ne brandissaient à longueur de temps la menace de ce qui serait *perdu*, si on ne leur donnait les moyens politiques de protéger ladite identité. De quoi, de qui ? Répondre à ces questions, c'est quitter l'ordre de la réalité pour entrer dans celui d'un double fantasme.

Le premier est celui d'une hypothétique « pureté » et « homogénéité » originelles. Le déni de la réalité consiste à refuser de reconnaître que toute identité individuelle ou collective aura toujours été d'emblée plurielle et hétérogène. Le second fantasme est celui de l'invasion, de la submersion, de la dissolution et, à terme, de la disparition de cette même identité. L'un et l'autre reposent sur un double présupposé. Le premier est que l'homogénéité de l'identité s'appuie sur un socle de « valeurs » communes. Le second est que ce sont ces mêmes « valeurs » qui pourraient disparaître, si rien n'était fait pour en exiger le respect. Or celui-ci serait d'autant plus difficile à restaurer – voilà le credo nationaliste – qu'elles ne seraient plus partagées par tous, à commencer par les étrangers, toujours plus nombreux, qui se seraient installés sur le territoire national pour imposer les leurs au reste de la population. Tel est le fondement idéologique de « la culture de la peur », qui fait le lit du succès des formations nationalistes. Attardons-nous un instant encore sur la peur. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, son objet fut essentiellement

**« Tous les coups sont permis
pour détruire la cible visée,
des migrants,
des homosexuels,
des féministes
aux mouvements associatifs
qui défendent leurs droits.
Il n'y a pas de limites
aux violences verbales
et aux calomnies que leurs
porte-voix s'autorisent,
dès lors que l'objectif
poursuivi est de les présenter
comme une menace. »**

politique. Ce que nous apprîmes à redouter tenait avant tout à « l'insécurité politique » que présentait toute formation politique, dont l'arrivée au pouvoir se serait traduite d'emblée par une restriction des droits et des libertés fondamentales. C'est pourquoi, des décennies durant, l'audience des formations nationalistes resta marginale. Le tour de passe-passe aujourd'hui est d'être parvenu à faire oublier le danger qu'historiquement elles représentaient pour la démocratie, en lui substituant la menace prétendument « morale », « culturelle » et « civilisationnelle » que constitueraient les égarements de la démocratie, les libertés et les droits excessifs qu'elle aurait accordés aux uns ou aux autres.

Culture de l'ennemi, culture du mensonge

Il n'est dès lors pas difficile de comprendre comment une « culture de l'ennemi » vient se greffer sur cette « culture de la peur ». Ce n'est pas en vain qu'on utilise le terme d'« ennemi », plutôt que celui d'« adversaire ». Leur affrontement ne se plie pas aux mêmes règles. Se reconnaître un adversaire, ce n'est pas nécessairement entrer en guerre avec lui. Il n'en va pas de même s'il est d'emblée identifié et désigné comme un « ennemi ». Pourquoi ? Parce qu'il ne saurait l'être de façon durable sans que soit incessamment renouvelée la justification de l'hostilité qu'on lui témoigne, en faisant le pari qu'elle sera contagieuse

et qu'on parviendra ainsi à le rendre haïssable aux yeux du public. Ce qu'il y a de redoutable avec les formations nationalistes est qu'elles ne savent pas trouver autrement leur place sur l'échiquier politique. Elles ont besoin de se fabriquer des *ennemis*, internes et externes, qui constituent trois ensembles. Le premier est formé de cette partie de la population qui dérange leur idée de l'identité nationale, en raison de ses « différences ». Le deuxième rassemble les instances internationales qui privent la « nation », dont elles prétendent sauvegarder les intérêts, d'une partie de sa souveraineté. Le troisième est constitué des formations politiques adverses qui s'opposent à leur arrivée au pouvoir. Pour les combattre, la méthode du nationalisme est toujours la même : elle consiste à en faire la cible d'un dénigrement outrancier, d'une calomnie systématique, les chargeant de tous les maux.

C'est pourquoi ces deux cultures se complètent immanquablement d'une troisième, la « culture du mensonge », qui comporte deux caractéristiques essentielles. La première est la brutalité et la gratuité des accusations visant à discréditer l'ennemi. Elles se manifestent dans un rapport dégradé à la vérité, d'une part, au langage, d'autre part, qui finissent par contaminer l'ensemble de la « vie politique ». Tous les coups sont permis pour détruire la cible visée, des migrants, des homosexuels, des féministes aux mouvements associatifs qui défendent leurs droits. Il n'y a pas de limites aux violences verbales et aux calomnies que leurs porte-voix s'autorisent, dès lors que l'objectif poursuivi est de les présenter comme une menace. Il en résulte des manières d'intimider et de museler les voix dissidentes d'une violence inouïe, dépourvues de toute règle et de tout scrupule quant aux destructions intimes qu'elles provoquent, des façons de dire et de faire, qu'on n'aurait jamais imaginé s'installer sur la scène publique. Quant à la seconde caractéristique, elle tient aux moyens considérables dont disposent les artificiers de ces formations pour organiser le chaos. C'est le plus surprenant et le plus redoutable de cette aventure *régressive*, dans laquelle nous sommes désormais embarqués. C'est à ces formations d'extrême droite, en effet, que la révolution des technologies du savoir et de l'information semble être le plus profitable. ●